Zeitschrift: Annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 17 (1926)

Artikel: La religion de Pestalozzi
Autor: Savary, Jules
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-111362

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La religion de Pestalozzi.

On trouve en langue allemande plusieurs études importantes sur le rôle que la religion chrétienne a rempli dans la vie et l'œuvre de Pestalozzi [1]. La plupart des historiens de la pédagogie d'outre-Rhin n'ont pas manqué de s'arrêter plus ou moins longuement à ce problème. En français nous n'avons guère, à ma connaissance, que quelques pages d'un disciple du maître d'Yverdon, *Roger de Guimps*, pages qui d'ailleurs devraient être sur plus d'un point revues et corrigées [2].

Il est donc à craindre qu'en Suisse romande et en France l'on ne distingue pas d'une façon suffisante la source profonde où notre grand compatriote a puisé quelques-unes de ses meilleures inspirations. Il m'a donc paru qu'à l'occasion du centième anniversaire de sa mort il serait utile d'attirer de ce côté-là l'attention des lecteurs de l'*Annuaire*.

Je me suis surtout servi d'une publication récente : *Die Religions-Philosophischen Hauptprobleme bei Heinrich Pestalozzi*, von Dr Leopold Cordier [3]. Cette étude très objective et très complète m'a permis de mettre facilement la main sur les documents essentiels sans avoir à fouiller, jusque dans les moindres détails, les douze volumes in-8o des œuvres complètes publiées par Seyffarth.

Mon but serait atteint si, dans le court espace dont je dispose, je parvenais à faire mieux comprendre et mieux aimer celui dont, le 17 février prochain, tous les éducateurs célébreront la noble mémoire.

[1] Debes : *Das Christentum Pestalozzis* (Gotha 1880). — Suss : *Pestalozzi als Sittlich-Religiöser Erzieher* (2 vol. Weissemburg in E. 1898-99). — Pfleger : *Pestalozzi als Christ* (Zweibrücken, 1910).

[2] *L'histoire de Pestalozzi* (Lausanne, Bridel, 1888).

[3] *Langensalza*, chez Beyer et fils, 1910.

C'est dans le sein de *sa famille* que germèrent les sentiments religieux de Pestalozzi. C'est là qu'ils poussèrent leurs racines les plus profondes et les plus tenaces.

Son père, mort trop tôt, n'a pas pu exercer sur le petit Henri la moindre influence.

Sa mère trouvait son réconfort dans une piété simple et vivante : un rayon de joie venait-il à luire sur son chemin ? elle l'accueillait comme un don de Dieu ; devait-elle courber la tête sous le vent âpre de quelque épreuve ? elle se demandait si ce n'était pas la juste punition de ses fautes. Elle était convaincue qu'une sage Providence dirige toute l'existence. Sa foi plongeait dans sa conscience et son cœur plus que dans sa raison. Les questions dogmatiques ou confessionnelles la laissaient froide. L'essentiel pour elle était de se sentir en communion avec Dieu. Son fils dira d'elle : « Toute la dignité et toute la fidélité de sa vie étaient la suite de sa foi simple, élevée et pure »[1]. Et quand Pestalozzi dessina dans *Léonard et Gertrude* un tableau si saisissant de la piété populaire saine et féconde il pensa sans doute à sa vaillante mère.

La brave servante Bäbeli, elle aussi, vivait un christianisme avant tout pratique. L'Evangile lui avait enseigné le renoncement et le sacrifice. En s'oubliant elle-même, en se dévouant sans compter, elle entendait servir son Dieu et son Sauveur.

L'école, où Pestalozzi fut, en somme, un souffre-douleur, ne paraît pas avoir agi bien fortement sur son âme d'enfant et d'adolescent. Nous savons cependant qu'avec quelques condisciples, entre autres Lavater, il prenait part à des sortes de réunions de prière et d'études bibliques : les brises tièdes du piétisme allemand commençaient à souffler jusqu'aux rives de la Limmat et fondaient, çà et là, les glaces d'une orthodoxie sans vertu.

Les premiers essais littéraires de Pestalozzi, publiés dans l'*Erinnerer*, montrent déjà qu'à ses yeux une religion qui ne porte pas de fruits est vaine [2].

[1] Le chant du cygne (cit. par W. KLINKE, professeur à Zurich, *Die religiösen Grundgedanken bei Heinrich Pestalozzi*, 12 p. in-8°, Orell-Füssli, 1922).

[2] Dr L. W. SEYFFARTH : *Pestalozzis sämtliche Werke*. 12 vol. in-8°, Liegnitz, 1899-1902. (Les citations empruntées à Seyffarth seront désignées par S.)

Quand on parcourt les *lettres* que Pestalozzi adresse à sa fiancée, on est frappé de constater la place qu'il faisait dans sa vie à la prière. Il se confie à Dieu pour toutes choses, et il est convaincu que son Père céleste dirige sa destinée : « Les liens qui nous unissent, écrit-il à Anna Schulthess, sont voulus de Dieu ; l'opposition des hommes ne saurait les briser.[1] »

Mais si Pestalozzi se remet entre les mains de Dieu, ce n'est pas pour s'y endormir dans une égoïste quiétude, c'est pour y puiser la force de sortir de lui-même pour se donner à autrui : « Ma fidèlement et profondément aimée, je me suis jeté à genoux et j'ai supplié le Seigneur de nous permettre d'accomplir avec un courage joyeux et serein tout sacrifice qu'il nous imposera pour Lui, pour la patrie et pour les enfants qui nous seront confiés [2].» — « Si, dans cette vie nous aimions quelque chose plus que Dieu ; si nous ne l'aimions pas avant tout pour faire d'autant plus de bien !... Mais, ma chère enfant, jamais, jamais nous ne deviendrons lâches en face du bien à accomplir [3]. »

Mais ces effusions enthousiastes ne sont-elles pas le fruit de l'emballement de la vingtième année ou de l'exaltation que provoque un amour partagé ? Voici un fait qui prouve que le jeune Pestalozzi ne se payait pas de mots : il apprend qu'un frère de son ami Lavater est tombé dans le doute et le désespoir. Aussitôt son parti est pris. « Je suis le seul au monde, écrit Pestalozzi à sa fiancée, qui puisse avoir quelque influence sur ce pauvre garçon. Il faut donc que, demain, je parte en toute hâte pour Bienne et j'y resterai un mois, deux mois s'il le faut. C'est un gros sacrifice que je fais pour mon ami, mais en présence d'un danger aussi grave il n'y a pas à hésiter... O mon Dieu! aie pitié de lui ; oh! si je pouvais le sauver... Mon âme s'en réjouirait pendant toute ma vie... mais je tremble, je suis profondément troublé, je ne puis pas penser à autre chose » [4].

Ces citations suffisent : les lettres de Pestalozzi à sa fiancée le montrent nourrissant en lui une ardente confiance en Dieu et un désir sincère du bien. C'est le jeune homme honnête et pieux qui va, avec candeur et enthousiasme, au-devant de la vie, sans en deviner tous les pièges. Il ne voit pas encore les misères

[1] S. II, 340.
[2] S. II, 72.
[3] S. II, 362.
[4] S. II, 177.

de l'humanité ; il n'a pas fait encore l'expérience de ses propres faiblesses. On comprend que le nom du Christ-Sauveur revienne rarement sous sa plume : il n'a pas encore saisi le christianisme dans son essentielle profondeur.

* * *

A *Neuhof*, les sentiments spécifiquement chrétiens de Pestalozzi se manifestent déjà plus nettement. Les difficultés, les déceptions, les revers n'ont pas tardé à battre en brèche le bonheur des jeunes époux. Ils ont une sorte de journal où tantôt l'un, tantôt l'autre notent leurs réflexions les plus intimes. Leur foi en la Providence demeure inébranlable : « Je remercie Dieu qui, dans ces heures sombres, nous a si extraordinairement assistés. Nous avons pu prendre sous son regard la résolution d'accepter avec courage ses dispensations douloureuses, d'attendre avec sérénité l'avenir qu'il nous réserve et de rester bien persuadés que toutes ces contrariétés doivent servir à notre vrai bonheur. Il y aura encore des heures pénibles ; mais, toujours, dans mes larmes j'ai fait l'expérience de la puissance de la religion [1] ». Mais voici un autre élément de la piété qui se fait jour, le sentiment du péché : « Je me suis laissé entraîner par l'ambition, par l'exemple des hommes politiques auquels je me compare... (13 août). Il faut absolument que je devienne plus maître de moi-même ; il faut absolument que je trouve le temps de travailler à mon perfectionnement moral ; ô Dieu ! fortifie en moi ces bonnes résolutions (9 janvier) [2] ». « Je me laisse accabler par les soucis et je ne puis plus ni prier, ni pleurer. Je ne tourne pas mes regards vers Dieu, je ne me jette pas à genoux pour déplorer mes fautes et soupirer après le pardon. L'endurcissement a gagné mon cœur jusqu'au fond. La volonté de me relever est loin de moi, mon cœur est plein de méchancetés... Mes péchés sont trop grands pour pouvoir être pardonnés. Qui me délivrera de ce corps de mort ? [3]. »

La délivrance, Pestalozzi va enfin la trouver en Jésus-Christ. Jésus-Christ lui apparaîtra de plus en plus comme Celui qui apporte le pardon, la paix, le salut. « Mon Sauveur, je puis

[1] S. III, 213.
[2] S. III, 199.
[3] S. III, 218.

compter sur tes promesses ; tu prieras toi-même le Père d'effacer toutes mes iniquités ! »... « Console-toi mon âme et ne crains ni l'adversité, ni la mort, ton Sauveur est près de toi, il te sauvera et rien ne pourra te séparer de son amour [1] ».

Il fallait ne pas connaître de tels accents pour mettre en doute la réalité et la sincérité des convictions chrétiennes de Pestalozzi.

* * *

Au cours des années, la foi de Pestalozzi paraîtra parfois perdre quelque chose de la ferveur du premier amour : ses travaux, ses soucis, ses déboires l'absorbent et l'accablent ; il lui arrivera moins souvent de donner libre cours à ses sentiments intimes. Mais ceux-ci restent vivaces. Le feu couve toujours sous la cendre. Brusquement il jette, dans la plupart des œuvres de la maturité, de vives lueurs, pour se ranimer et brûler d'un éclat moins intermittent et plus paisible aux jours désenchantés du déclin.

On comprend donc qu'un savant allemand ait consacré tout un petit volume à exposer les idées de Pestalozzi sur les principaux problèmes de la philosophie religieuse. M. Léopold Cordier fait de notre compatriote un vrai théologien qui n'aurait reculé devant aucune des questions graves que se pose le penseur chrétien et qui serait parvenu sur maint sujet à des solutions nouvelles.

Nous ne saurions suivre M. Cordier tout au long de sa copieuse étude : l'*Annuaire de l'Instruction publique* n'est pas une revue de théologie. Il suffira, à notre propos, de mettre en évidence quelques-unes des conceptions de Pestalozzi pour montrer combien riche et originale était sa pensée, non seulement dans le domaine pédagogique, mais aussi dans le domaine religieux et moral.

1° Par opposition à la piété intellectualiste de son temps, Pestalozzi, devançant Schleiermacher, a vu dans la religion non pas tant l'affaire de la raison que celle du cœur. L'homme, selon lui, éprouve naturellement un sentiment de dépendance à l'égard d'un être supérieur ; « sentir que Dieu est le père dont on reçoit tout et compter sur lui comme un enfant, voilà la source de

[1] S. III, 201.

tout repos, de toute force et de toute sagesse »[1]. « La foi en Dieu n'est pas destinée à former la raison. La foi en Dieu et la fidélité à son service n'est pas pour le peuple l'affaire de sa tête, mais de son cœur. Tranquillité de l'âme dans les obscurités de sa nuit, soumission à la volonté de Dieu dans sa vallée de larmes, confiance enfantine au Prince et à l'ordonnateur de la vie, voilà ce qu'apporte la foi et non pas l'effort cérébral (Kopfübung)[2].

2° Avant l'apparition de la *Critique de la raison pratique* de Kant, Pestalozzi a fait ressortir les étroits rapports de la morale et de la religion.

a) D'une part il affirme que la conscience est le chemin le plus sûr qui conduit l'homme à Dieu :

Conscience! Comme tu t'exprimes avec force et noblesse quand, avec ta puissance surnaturelle, tu t'efforces de déchirer les oripeaux sous lesquels se cache l'égoïsme charnel de l'homme et de le hausser au sentiment vivant de son être intime, saint et divin[3].

« O homme! ta conscience est l'étoile qui te mène à la vérité et au devoir !... Crois en toi, ô homme, crois en ton sens intime et tu croiras en Dieu et en l'Immortalité.[4] » Après plusieurs citations analogues, M. Cordier arrive à cette conclusion : « Comme Kant, Pestalozzi prouve la vérité de la religion par la loi morale au dedans de nous ».

b) D'autre part, en opposition avec le formalisme de son temps, Pestalozzi rappelle fréquemment qu'une religion qui ne se traduit pas en fruits moraux est vaine. Dans *Léonard et Gertrude :* « Les pleurs ne sont rien, les génuflexions ne sont rien, ce qui importe c'est de se conduire honnêtement à l'égard de Dieu et des hommes »[5]. Dans un écrit intitulé : *Recherche sur la marche de la nature dans le développement de la race humaine :* « La religion n'est pas autre chose que l'étincelle divine qui brûle en moi, pour m'amener à me juger moi-même, à me condamner et à m'affranchir. » Et ailleurs : « La religion doit être une

[1] *Les soirées d'un solitaire.* S. III, 320.

[2] Comment Arner préserve le peuple de l'incrédulité. *(Léonard et Gertrude.)* S. II, 600.

[3] Il n'est pas toujours facile de traduire Pestalozzi ; voir S. VI, 397, cité par Cordier.

[4] S. III, 222.

[5] Cité par Klinke.

affaire morale, le christianisme est tout moralité ». — « La religion ne détourne pas l'homme des choses de ce monde, mais elle lui donne la force de conserver et de développer la meilleure part de sa nature »... « Le chemin du ciel c'est l'accomplissement de ses devoirs sur la terre ».

3° Cette dernière citation nous amène à faire une troisième constatation : bien avant que se manifestent les tendances qui ont trouvé leur expression éloquente dans le congrès mondial de Stockholm, Pestalozzi a entrevu la portée sociale du christianisme.

Il écrit à Iselin : « Cette grande affirmation religieuse que nous sommes enfants de Dieu et par conséquent des frères est la seule source d'une justice humaine vraiment efficace [1].» Dans ses « points de vue et expériences relatifs à l'éducation de l'homme » (1807) il fait remarquer que Jésus a relevé la race humaine « en montrant que les plus pauvres, les plus malheureux, les plus coupables sont des enfants du Père céleste, dignes qu'on lutte, qu'on souffre, qu'on se sacrifie pour eux... C'est là l'essence de la religion [2].

On ne relèvera la religion du mépris où elle est tombée qu'en imitant l'amour désintéressé du Christ et en se sacrifiant pour servir l'humanité. C'est la religion bien comprise et sincèrement pratiquée qui seule peut assurer le bonheur des peuples : « La religion seule peut donner à l'homme socialement faible la garantie que l'homme socialement fort n'abusera pas contre lui de son pouvoir »... « O Dieu saint ! tu montres au puissant, dans son esclave, un enfant de l'Eternité. Tu obliges le tyran à détourner les yeux du sang de son serviteur, tu fais trembler son égoïsme devant le droit du pauvre et les larmes de l'orphelin [3] ». Il termine ainsi l'une de ses méditations du soir : « Pour se vaincre soi-même, pour vivre pour les autres, pour conserver jusqu'au bord de la tombe un esprit serein et un cœur reconnaissant, le moyen le plus sûr c'est d'être un homme religieux [4]. »

4° Avant les théologiens et les penseurs contemporains qui

[1] S. I, 215.
[2] S. IX, 268.
[3] *Léonard et Gertrude* S. IV, 596.
[4] S. V, 151.

donnent à la religion un fondement avant tout psychologique, Pestalozzi met à l'origine de la foi religieuse un besoin intérieur de l'homme. « C'est en apprenant à se connaître que l'homme apprend à connaître Dieu [1]»... « Foi en Dieu, source de paix dans cette vie, source de l'ordre au dedans de nous, source de tout emploi raisonnable de nos forces, source de tout progrès dans la sagesse, source de toute bénédiction, voie naturelle pour la vraie éducation de l'humanité, tu plonges tes racines dans l'essence même de la nature humaine. Comme la conscience du bien et du mal, comme le sentiment indestructible du juste et de l'injuste, tu gis au plus profond de notre être, comme le point de départ toujours le même de tout développement de notre personnalité [2]»... « Le Créateur lui-même a déposé en l'homme le don de l'intelligence et le goût de l'art aussi bien que le sens religieux et moral [3]»... « Gott ist die nächste Beziehung der Menscheit [1] ». « L'homme connaît Dieu dans la mesure où il connaît l'homme et il honore Dieu dans la mesure où il honore l'homme »... « Le Christ dans la personne de son fondateur est la révélation définitive de la nature religieuse de l'homme et par là même de la rédemption de l'humanité »... « Le christianisme est la religion parfaite parce qu'il répond aux besoins profonds de la nature humaine et parce que son fondateur a donné en sa personne à la religion son expression la plus pure [4] ».

Il me semble qu'il n'est pas nécessaire d'insister : les quatre points que je viens de faire ressortir montrent suffisamment que Pestalozzi fut en religion comme en pédagogie un précurseur, un novateur. Alors que les Eglises réformées se figeaient en un dogmatisme étroit exigeant de leurs adhérents la soumission aveugle à une confession de foi plutôt que la libre adhésion du cœur, Pestalozzi voyait dans le christianisme une puissance d'affranchissement et de vie. Tandis que, en général, ses contemporains, croyant avoir rempli leurs devoirs religieux quand ils avaient observé certaines pratiques, tombaient dans un formalisme stérile, Pestalozzi réprouvait une piété qui restait sans influence sur le cœur et la conscience et ne se traduisait point

[1] S. VII, 212.
[2] S. III, 320.
[3] S. III, 352.
[4] Voir les développements de Cordier, p. 66-68.

en actes de bonté et de sacrifice. Bref, Pestalozzi secoua le linceul de « l'orthodoxie morte » pour chercher ses inspirations dans un christianisme plus large et plus vivant.

Quand quelqu'un s'élève contre les égarements religieux de son époque, il court toujours le risque de se faire accuser de libéralisme excessif, de rationalisme et même d'incrédulité. Pestalozzi n'échappa pas à ces jugements sommaires. L'un de ses disciples les plus chers, Ramsauer, n'a pas hésité à oublier tout ce qu'il devait à son maître pour l'accuser de faire dépendre le salut du peuple, non pas de l'action rédemptrice du Christ, mais des progrès de la raison humaine. Selon Ramsauer, Pestalozzi serait tombé de plus en plus dans un vague moralisme et n'aurait ni compris, ni enseigné, ni pratiqué le véritable Evangile.

Le tempérament impulsif de Pestalozzi a pu lui faire lâcher telle parole qui dépassait sa pensée. Son esprit aventureux l'a peut-être incité à battre en brèche telle conception religieuse considérée comme intangible ou à rompre avec telle pratique extérieure regardée comme le signe infaillible du vrai christianisme. Sa sincérité absolue, sa candeur ont pu lui dicter dans un moment de dépression ou de doute tel aveu qui l'ont fait mal juger. Lisez, par exemple, ce qu'il écrit à Nicolovius : « Dans le malheur indicible qui s'attache à moi, la force que me donnaient les convictions chrétiennes de mes jeunes années a disparu. Je suis incrédule... Je m'avance dans la vie chancelant entre les sentiments qui m'attirent vers le christianisme et les pensées qui m'entraînent loin de lui [1] ». Mais il faut se rappeler que cette amère confession remonte à la période la plus pénible de la vie de Pestalozzi (1793). Qui, en de pareilles circonstances, n'aurait pas laissé échapper des paroles de découragement ?

Il est fort possible aussi qu'après la mort de sa compagne, à la fin de son séjour à Yverdon, alors que les soucis le rongeaient, alors qu'il avait du travail par-dessus la tête, il se soit relâché quelque peu dans l'accomplissement de ses devoirs religieux, quotidiens et dominicaux. Ramsauer n'a pas manqué de l'insinuer. Mais nous savons d'autre part que, jusqu'au soir de sa vie, Pestalozzi a lu la Bible qu'il considérait comme « le livre des révélations »... « par lesquelles Dieu appelle les hommes à croire en son amour et à s'élever au-dessus d'eux-mêmes [2] ». Une nuit,

[1] S. I, 48.
[2] S. X, 468.

empêché de dormir par les accusations que quelques-uns faisaient peser sur lui, il saute de son lit, appelle son ami et collaborateur Krüsi et lui dicte deux pages intitulées : *Encore quelque chose sur Jésus-Christ.* On y lit entre autres : « Jésus-Christ je me jette suppliant à tes pieds, dans la poussière. En toi seul je trouve esprit et vie, en toi seul je trouve la délivrance de la mort. Sans toi toute la science de la terre et même toutes les aspirations de mon cœur ne sont que néant[1]. » Qu'on me laisse citer encore la fin de son discours de Noël 1811, dont deux fragments ont été conservés : « Fils de Dieu, Sauveur du monde ! Des hauteurs de ta gloire éternelle abaisse tes regards jusqu'à nous ! Ne dédaigne pas notre prière ! Donne-nous ton Saint-Esprit pour que se réalise toujours mieux notre communion avec toi et avec le Père. Jésus-Christ, Sauveur du monde !... c'est en toi seul que nous trouvons les forces dont nous avons un si grand besoin pour conduire dans ton Esprit et dans ta vérité ces enfants qui nous sont confiés et les précéder sur le chemin qui mène à ton Père [2] !... »

On comprend après cela cette conclusion d'un pédagogue allemand : « On peut vraiment appliquer à Pestalozzi l'épithète de chrétien positif [3] ».

Le théologien Lavater, l'un de ses plus fidèles amis, lui rend ce témoignage : « Je n'ai pas encore rencontré un homme chez lequel l'esprit du Rédempteur se soit manifesté d'une façon aussi éclatante durant tout le cours de la vie : sentiments, paroles et actions. Christ n'a pas eu, même durant sa carrière terrestre, de disciple meilleur [4].

Un autre pédagogue déclare : « Dans la personne et dans les principes d'éducation de Pestalozzi se manifestent la puissance de l'Evangile et de la vie chrétienne [5] ».

Après avoir cité maints autres témoignages analogues, Seyffarth, qui est l'un de ceux qui ont étudié de plus près l'œuvre entière de Pestalozzi, termine son chapitre sur la religion de Pestalozzi en ces termes : « Il était tout pénétré de l'Esprit de Christ ; c'est

[1] S. III, 333, 346-347.
[2] Cité par S. I, 49.
[3] Uphues : *Socrate et Pestalozzi* (1896), cité par Cordier, p. 71.
[4] Brandlin : *Der Genius von Vater Pestalozzi* (1846), cité par Klinke, p. 2.
[5] Schenkel : *Pestalozzi et sa signification pour son temps et pour le nôtre*, cité par Seyffarth I, 60.

cet Esprit qui illumina « tout son être intérieur ». Nous ne voulons, ni ne pouvons le représenter comme un chrétien parfait, chez lequel on ne trouverait aucune tache, aucune faiblesse, aucun péché. Lui-même reconnaissait ses défaillances en des accents souvent poignants. Mais il s'efforça constamment de faire mourir en lui le vieil homme et grandir l'homme nouveau... Si l'on veut saisir dans sa source profonde toute l'œuvre de Pestalozzi, si l'on veut bien comprendre ses écrits, il ne faut jamais perdre de vue qu'il fut avant tout un chrétien. C'est le christianisme qui fut le fondement sur lequel il édifia tout son système pédagogique, c'est le christianisme qui lui donna la force d'accomplir les grandes actions de sa vie [1] ».

J. SAVARY.

[1] S. I, 49 et 57.